

JEAN L'OURSET

P. Duffard - L'Armagnac Noir - p 227

Il y avait une fois un tisserand qui avait une femme. Chaque jour il l'envoyait faire le fagot au bois. Un jour, la pauvre femme y rencontre l'ours qui la prend et l'entraîne avec lui. Au bout de quelque temps, elle eut un garçon de ce joli animal.

Comme un bon père de famille, l'ours ne les laissait jamais manquer de rien. L'enfant devenait grand, prenait de la force, s'ennuyait dans la cahute de l'ours. Sa mère ne faisait que pleurer. L'ours, avant de sortir, avait grand soin de placer une

(1) Recueilli en 1901, chez M.J. Capin, à Monlezun-d'Armagnac.

grande pierre sur le trou de la caverne pour que sa petite famille ne pût pas sortir.

Quand l'enfant arriva à l'entour de neuf ans, il dit à sa mère :

- Maman, je vois que vous vous ennuyez ici. Vous voudriez en sortir?

- Oh ! oui, pauvre petit. Mais comment veux-tu que nous en sortions, avec cette grande pierre ?

- Tenez, maman, il me semble que je la changerais de place.

Laissez-moi essayer.

- A toi ! imbécile ! lui dit la mère ; tu veux aller te faire mal à l'estomac ?

L'enfant f. .. un coup d'épaule à la pierre, le trou s'ouvre et tous deux s'en vont en toute hâte à travers le bois.

La femme avait grand désir de revoir le pauvre tisserand. Lui, était encore en vie. Mais, depuis neuf ans, il n'espérait plus en elle.

Aussitôt qu'il la vit :

- Et d'où sors-tu, comme cela?

- Tiens, ne m'en parle pas : tu sais, quand tu m'envoyas faire le fagot ? Je trouvai l'ours qui me prit et me mena dans son trou.

- Et qu'allons-nous faire de cet animal que tu mènes avec toi ? Que veux-tu que nous en fassions ?

Le tisserand, en disant cela, montrait l'enfant que sa femme avait eu de l'ours. Il était, en effet, tout velu comme un ours, avec une grande tête comme un ours, tout comme un ours sauf la forme.

- Que veux-tu, dit la femme au tisserand, nous le ferons aller à l'école ; nous verrons s'il peut apprendre quelque chose.

Le tisserand en fut d'accord et le lendemain même l'enfant alla à l'école.

Comment l'appellez-vous ? dit le régent.

- Jean l'Ourset, monsieur.

- Et je n'ai pas peur de la brume ! crie l'enfant.

Aux autres enfants, il tardait qu'arrivât l'heure de la récréation pour se mesurer avec le nouvel écolier. Ils voulurent le taquiner quelque peu ; il les prenait par le fond des culottes, il les faisait passer par-dessus l'école, ils allaient tomber sur la route tout écrasés.

Le régent arrive.

- Veux-tu laisser les enfants ? lui dit-il.

- Ah ! vous n'êtes pas content, vous non plus !

Il le prend, le f... contre un mur, et l'aplatit comme une morue.

Jean l'Ourset s'en revient.

Je ne veux plus aller à l'école, dit-il à sa mère. Et que veux-tu faire donc ?

Va me faire fabriquer une canne par le forgeron ; je veux faire le tour du monde.

Sa mère s'en va chez le forgeron et lui fait fabriquer une canne qui pesait sept quintaux. Jean l'Ourset la soupèse.

- Et que voulez-vous que je fasse de cela, maman ? Elle n'est pas assez grande, il la faut au moins double de celle-là.

On lui fait une canne de quatorze quinaux et il part faire le tour du monde. Le long de la route, il trouva un meunier qui jouait au bouchon avec les pierres du moulin.

- Je pense, hein ? que tu es gaillard, dit Jean l'Ourset.

- Oh ! plus que toi, répondit le meunier.

- Peut-être ! ... Veux-tu faire à celui qui lancera le plus loin cette canne ?

- *Je t'y ferais ...*

- Essaie.

Le meunier la prend, à peine s'il la pouvait lever. Jean l'Ourset la fit bondir à une quinzaine de pas.

- Oh ! tu es le plus fort, dit le meunier.

- Ça ne fait rien, viens avec moi, dit Jean l'Ourset, nous avons besoin d'être trois.

- Et où vas-tu ?

- Je vais faire le tour du monde.

Ils s'en vont tous deux, ensemble. Ils passèrent dans un bois et trouvèrent un homme qui *fagotait*. Pour faire les liens, il tordait les chênes les plus forts qu'il y eut dans le bois.

- Tu dois être gaillard, hein ? jeune homme, dit Jean l'Ourset.

- Plus que toi, oui.

- Peut-être. Veux-tu faire à celui qui lancera cette canne le plus loin ?

Jean l'Ourset fut encore le plus fort.

- Ça ne fait rien, dit-il, nous avons besoin d'être trois. Veux-tu venir avec nous autres ? Nous allons faire le tour du monde. - Je n'ai pas le temps. Il faut que je porte le fagot dedans.

- Nous allons t'aider ; tu viens avec nous.

Ils firent un fagot chacun ; ils emportèrent presque tout le bois.

- Nous aurions, quand même, besoin d'un autre, dit Jean l'Ourset. Pendant qu'ils voyageaient, ils trouvèrent un homme qui arrachait des rochers de montagne. Il en prenait, chaque fois, un grand comme la moitié d'une église et il le faisait tourner comme nous une mouche. Après lui avoir fait les mêmes compliments qu'aux autres :

- Tu vas venir avec moi, lui dit Jean l'Ourset. Nous allons faire le tour du monde et nous avons besoin de toi. Mais maintenant nous sommes assez. Nous aurions besoin de trouver une maison dangereuse que personne n'osât habiter.

A force de voyager, de faire du chemin, ils trouvèrent une femme.

Bonjour, femme.

- Bonjour, hommes.

- Nous aurions besoin que vous nous indiquiez une maison qui ne fût pas habitée.

- Tenez, dit la femme, vous en avez là-bas une ; il y entre toutes sortes de personnes ; il n'en sort jamais aucune.

- Celle-là fait notre affaire.

Ils y vont. Ils frappent. Personne ne répond. Ils appellent.

Rien ... Ils entrent. Ils trouvèrent toutes sortes de choses dedans : graisse, jambons, casseroles et tout ce qu'il fallait.

- Nous avons bien tout ce qu'il nous faut, dit le meunier, seulement il faut se mettre à faire de la cuisine de suite. Qui veut être cuisinier ?

- Il faut tirer la courte paille, dit celui qui faisait le fagot. Le meunier fut le cuisinier. Ils convinrent que quand la cuisine serait faite, il sonnerait la clochette pour appeler les autres

qui s'en allaient faire un tour de promenade pendant ce temps.

- Ne manques pas s'appeler ! dit Jean l'Ourset, les peaux du ventre commencent de s'allonger.

- Oui, oui, va te promener.

Le meunier se met à faire la cuisine. Arrive un homme.

- Hé ! que fais-tu, ici.. toi ?

- F... le camp, allons.

Le meunier croyait d'avoir affaire avec un petit homme, il avait affaire avec le Diable. Il ne voulut pas s'en aller. Le Diable le prend et le f... dans la cave. Jamais il ne sonnait. Les autres, - la faim les tirait de partout, s'approchent, entrent, ne voient plus le meunier.

- Hé ! criait-il, venez m'aider !

- Et qu'as-tu fait ?

- J'ai voulu aller tirer du vin, j'ai glissé sur l'escalier et je me suis f.. . par terre.

Jean l'Ourset avait une herbe. Rien qu'en frottant un petit moment, il guérissait tous les maux. Il frotta le meunier, il fut guéri aussitôt. Mais il ne voulut pas dire le secret.

Le lendemain ce fut le tour de celui qui arrachait des montagnes.

- Moi, je m'en charge, dit-il.

A peine avait-il commencé que le Diable revient et le f ... sous l'escalier.

Jamais il ne sonnait. Les autres reviennent, entendent le cuisinier qui criait.

- Et qu'as-tu fait, toi aussi ? T'es-tu tué ?

- Ne m'en parle pas, j'ai voulu aller chercher des oignons au grenier, je me suis f ... par terre et ici je suis.

Jean l'Ourset le guérit comme l'autre. Le lendemain, celui qui faisait le fagot prend la poêle et la louche.

- Moi je me charge de sonner à l'heure. N'ayez pas peur.

Le Diable revient.

- Ah ! sais-tu, hein ! tu vas me laisser tranquille !

Le Diable n'écoute rien, il le prend et le f ... dans le cabinet d'aisance.

Les autres reviennent.

- Eh bien ! où es tu ? s'écrie Jean l'Ourset.

- Bou ... bou ... bou ... faisait le pauvre malheureux. Il fermait bien la bouche tant qu'il pouvait, mais il lui en passait partout Bou. . . bou. . . bau ...

- Eh bien ! toi tu es bien placé. Comment est-tu allé te mettre là ? Tiens, je ne sais quel monde est ici. Allez vous promener, moi je ferai la cuisine.

Tandis qu'il tournait autour du feu, le diable revint.

- Que veux-tu ? Tu n'es pas content ?

- Je vais te le faire voir, va, dit le Diable.

Jean l'Ourset le prend, le tue, le suspend au crochet où l'on suspendait les veaux.

Au bout d'un moment, il se mit à sonner : ding ... ding .. ding ...

Les autres, quand ils entendirent cela, n'étaient pas trop hardis

Aussitôt qu'il les vit, Jean l'Ourset leur cria :

- Hé! vous ne me l'avez pas trop dit que c'était ce joli monsieur qui venait vous ennuyer. Le voilà, là, pendu.

Ils se mirent à table. Tandis qu'ils dînaient, les autres diables vinrent décrocher le défunt et l'emportèrent au fond d'un puits.

Quand ils s'en aperçurent, ils n'étaient pas fiers, les cuisiniers.

- Il faut y descendre, dit l'un.

- Je vais y descendre, oui, moi, dit Jean J'Ourset.

Quand il fut au fond, il voyait de nombreux châteaux partout, de jolis châteaux. Il trouva une vieille.

- Tu ne m'as pas vu les diables par ici, vieille ? Dis-le moi ou tu es morte.

- Oh ! pauvre de vous ! si vous pouviez entrer dans cette chambre ! Il y en a une ribambelle. Mais si vous y entrez, vous êtes mort ...

Jean l'Ourset f ... un coup de canne à la porte et l'enfonça.

Il tua tous les diables. Au milieu d'eux il y avait la fille du roi d'Espagne qui demanda grâce.

Il appela les autres qui lui envoyèrent une corde. On la monta au bout.

Jean l'Ourset revient trouver la vieille.

- Redis-moi s'il y en a d'autres.

- Là, en face, dit la vieille.

Et pin et pan ... Jean l'Ourset tua tout tant qu'il y en eut.

Il y trouva une autre fille du roi d'Espagne. On la monta en haut elle aussi.

Il revint encore voir la vieille.

- Là, lui dit-elle, il y en a d'autres. Mais je ne vous conseille pas d'y entrer parce qu'il n'en sort jamais personne.

Jean l'Ourset, qui n'avait pas peur, y entre et, à coups de canne, il tue tout. Il y trouva la mère des jeunes filles, la femme du roi d'Espagne. Il la fait monter par la corde.

Il revient encore trouver la vieille.

- Oh ! maintenant, il n'y en a plus ; vous avez tout tué, et ce n'était pas trop tôt.

Les autres qui avaient chacun une femme s'en vont à toute hâte en disant :

- Si nous le montions, il n'y en aurait pas une pour chacun.

Nous allons l'y laisser.

- Dis donc, vieille, dit Jean l'Ourset, comment faites-vous pour sortir d'ici ?
Avec quoi montez-vous ?

- Nous avons un aigle, mais, de distance en distance, il s'arrête. Il faut lui mettre un mouton à la bouche. J'en ai ici quelques-uns, mais je ne sais pas si vous en aurez assez.

Jean l'Ourset monte sur l'aigle en portant sept à huit moutons. Quand il fut presque au bout, il manqua un mouton ; l'aigle ne voulait plus aller en avant. Jean l'Ourset se fait une tranche à la fesse et se frotte avec son herbe. Il fut guéri aussitôt et fut au bout.

Il fut fort étonné de ne plus voir personne. Tous les autres avaient filé. Il se f ... à leur poursuite. Il arriva devant le château du roi d'Espagne.

Il fit dire au roi qu'il avait besoin de lui parler. Le roi ne voulut rien savoir. Contre lui il envoya une troupe de soldats pour s'en débarrasser. A coups de canne, Jean l'Ourset les lui tuait tous. Il avait ramassé un chien qui allait lui chercher les plats devant le roi et personne ne pouvait jamais le prendre.

Toujours le roi envoyait des soldats contre cet homme. Autant il lui en tuait. A la fin, il fit dire au roi qu'il valait mieux qu'il conservât ses soldats parce qu'il les tuerait tous. Le roi finit par vouloir voir cet homme.

- Tu n'as pas perdu tes filles et ta femme ? lui dit Jean l'Ourset.

- Si, dit le roi ; on me les a rendues. Trois individus sont venus et je leur en ai donné une à chacun. A celui qui avait ma femme, je lui ai donné la plus belle place qu'il y ait.

- Mais c'est moi qui les ai sauvées, qui les ai prises au Diable. Le roi d'Espagne ne voulut rien croire. Il le fit enfermer dans une chambre noire et lui fit passer là le reste de ses jours.

Ainsi un service est toujours récompensé.

Et de là je montai sur une feuille et je m'en revins chez nous.